

SOUVENIR

A M. et Mme Lacroix, sur la mort de leur nièce Augustine Dumont, décédée à l'âge de vingt ans, le 14 juin 1894

Si je savais parler comme parlent les anges,
Et si j'avais comme eux des ailes pour voler,
J'emprunteraïs des pleurs aux célestes phalanges,
Et je viendrais vous consoler.

Si même je pouvais leur ravir une lyre,
Pour tromper par mes chants les douleurs d'ici-bas,
Je la ferais vibrer sous mes doigts pour vous dire :
" Dieu l'a voulu, ne pleurez pas ! "

Je vous dirais : " Au ciel, vous aurez une étoile,
Qui veillera sur vous et conduira vos pas !
" Vous la verrez briller comme une blanche voile :
" Dieu l'a voulu, ne pleurez pas ! "

" Votre plus beau bijou s'est perdu dans la tombe ;
" Vous l'avez vu pâlir sous la main du trépas ;
" Le ciel vous enviait votre chaste colombe :
" Dieu l'a voulu, ne pleurez pas ! "

" Elle s'est envolée aux voûtes éternelles,
" Car elle avait au front de célestes appas ;
" On l'a reçue, au son des harpes immortelles ;
" Dieu l'a voulu, ne pleurez pas ! "

" Augustine est heureuse, elle vit sans alarmes ;
" La cloche du hameau n'a pas sonné le glas ;
" Pour un ange elle tinte un carillon sans larmes :
" Dieu l'a voulu, ne pleurez pas ! "

" La Reine des élus la trouvait trop mignonne,
" Pour qu'elle la laissât plus longtemps dans vos bras,
" Elle est un des fleurons de sa belle couronne :
" Dieu l'a voulu, ne pleurez pas ! "

Un prêtre dévoué priaît dans ce saint livre
Où sont écrits la foi, l'espérance et l'amour,
Il priaît... et l'enfant semblait vouloir revivre,
Comme une fleur qui tombe aux derniers feux du jour.

Mais l'heure était venue... et bientôt la jeune âme,
S'envola sans regrets, pour un monde meilleur,
Et nous crûmes la voir comme une étoile au flamme,
Disparaître à jamais de ce monde trompeur.

Vous lui disiez : Adieu... Tendre fleur printanière,
Comment si jeune encore, as-tu pu te flétrir,
Depuis tes tendres ans je te servais de mère ?
Tu n'avais que vingt ans... C'est bientôt pour mourir !

Et l'enfant répondait : Pourquoi pleurer, ô père ?
Les anges sont si doux et le ciel est si beau !...
Je pars... je vole à Dieu... je vais rejoindre ma mère,
Qui déjà me sourit au delà du tombeau....

Je ne sais, vous voyez parler comme les anges,
Et je n'ai point comme eux des ailes pour voler,
Je n'ai rien su ravir à leurs saintes phalanges....
Mais j'ai voulu vous consoler !!!

Le Chanoine J.-B. MARRET.
Villa Mon Repos à Villeurbanne (Rhône) France.

UNE MAISON DE CULTIVATEUR



OYEZ-vous, là-bas, sur le versant de ce coteau, cette jolie maison qui se dessine, blanche et propre, avec sa grange à couverture de chaume, sur la verdure tendre et chatoyante de cette belle érablière.

C'est une maison canadienne. Du haut de son piédestal de gazon, elle sourit au grand fleuve, dont la vague, où frémît sa tremblante image, vient expirer à ses pieds.

Car l'heureux propriétaire de cette demeure aime son beau grand fleuve, et il a soin de s'établir sur ses bords. Si quelquefois la triste nécessité l'oblige à s'éloigner, il s'ennuie et il a toujours hâte d'y revenir. Car c'est pour lui un besoin d'écouter sa grande voix, de contempler ses îles boisées et ses rives lointaines, de caresser de son regard ses eaux tantôt calmes et unies, tantôt terribles et écumeantes.

L'étranger qui, ne connaissant pas l'habitant de nos campagnes, croirait pouvoir l'assimiler au paysan de la vieille France, son ancêtre, se méprendrait étrangement.

Plus éclairé et surtout plus religieux, il est loin de partager son état précaire.

En comparaison de celui-ci, c'est un véritable petit prince, parfaitement indépendant sur ses soixante ou quatre-vingts arpents de terre, entourés d'une clôture de cèdre, et qui lui fournissent tout ce qui lui est nécessaire pour vivre dans une honnête aisance.

Voulez-vous maintenant jeter un coup d'œil sous ce toit dont l'aspect intérieur est si riant ?

Je vais essayer de vous en peindre le tableau tel que je l'ai vu maintes fois.

D'abord, en entrant dans le tambour, deux seaux d'eau fraîche sur un banc de bois, et une tasse de fer-blanc accrochée à la cloison, vous invitent à vous désaltérer.

A l'intérieur, pendant que la soupe cuît sur le poêle, la mère de famille, assise près de la fenêtre, dans une chaise berceuse, file tranquillement son rouet.

Un mantelet d'indienne (calico), un jupon d'étoffe du pays et une culaine propre sur la tête, c'est toute sa toilette.

Le petit dernier dort dans son ber.

De temps en temps, elle jette un regard réjoui sur sa figure fraîche qui, comme une rose épanouie, sort du couvre-pied d'indienne de diverses couleurs, dont les morceaux taillés en petits triangles sont ingénieusement distribués.

Dans un coin de l'appartement, l'aînée des filles, assise sur un coffre, travaille au métier (à tisser), en fredonnant une chanson.

Forte et agile, la navette vole entre ses mains, aussi fait-elle bravement dans sa journée sept ou huit aunes de toile du pays, à grand'largeur, qu'elle emploiera plus tard à faire des vêtements pour l'année qui vient.

Dans l'autre coin, à la tête du grand lit à courte pointe blanche et à carreaux bleus, est suspendue une croix entourée de quelques images.

Cette petite branche de sapin flétrie qui couronne la croix, c'est le rameau bénit.

Deux ou trois marmots, nu-pieds sur le plancher, s'amusent à atteler un petit chien.

Le père, accroupi près du poêle, allume gravement sa pipe avec un tison ardent, qu'il assujettit avec son ongle. Bonnet de laine rouge sur la tête, gilet et culotte d'étoffe grise, bottes sauvages, tel est son accoutrement.

Après le repas, il faut bien fumer une touche avant d'aller faire le train ou battre à la grange.

L'air de propreté et de confort qui règne dans toute la maison, le gazouillement des enfants, les chants de la jeune fille qui se mêlent au bruit du rouet, l'apparence de santé et de bonheur qui reluit sur tous les visages, tout, en un mot, fait naître dans l'âme le calme et la sérénité.

Si jamais, sur la route, vous étiez surpris par le froid ou la neige, allez heurter sans crainte à la porte de la famille canadienne, et vous serez reçu avec ce visage ouvert, avec cette franche cordialité que ses ancêtres lui ont transmise comme un souvenir et une relique de la vieille patrie.

Car, l'antique hospitalité française, qu'on ne connaît plus guère aujourd'hui dans certaines parties de la France, semble être venue se réfugier sous le toit de l'habitant canadien.

Avec sa langue et sa religion, il a pieusement conservé ses habitudes et ses vieilles coutumes.

Le voyageur qui serait entré, il y a un siècle, sous ce toit hospitalier, y aurait trouvé les mêmes mœurs et le même caractère.

L'abbé H.-R. CASGRAIN.

LE SUISSE



ÉTAIT un grand jeune homme blond, qui arrivait de Suisse. Il était rose à l'excès et un peu gauche.

Il devait avoir grandi et grossi très vite, car ses vêtements le serraiient abominablement. Il s'appelait Joseph Stenakers, mais il était calme. Oh ! si calme que je n'essaierai même pas de dire à quel point il l'était.

Pourtant, je ne crois bien n'avoir jamais rencontré personne d'aussi calme que ce grand jeune homme qui venait de Suisse,—à l'exception, cependant, d'un autre jeune homme un peu moins grand, mais qui venait également de Suisse. Celui-là, je l'ai perdu de vue.

Joseph Stenakers, lui, devait entrer chez Levillard, le grand commissionnaire du Boulevard Haussmann, sur une recommandation de moi. Je l'y envoyai sur-le-champ.

* *

Justement Levillard était seul dans son bureau.

Joseph Stenakers se découvrit et dit :

— Je suis le jeune homme dont on vous a parlé, je viens...

— Pardine ! interrompit Levillard, je vois bien que vous êtes un jeune homme, vous n'avez pas besoin de me le dire. Est-ce que vous vous figurez que je suis aveugle, par hasard ? Allons, qu'est-ce que vous voulez ?

— Monsieur, je vous apporte une lettre.

— Une lettre ! Ah ça ! est-ce que vous me prenez pour un imbécile ? Est-ce que vous croyez que je ne suis pas assez grand pour voir que c'est une lettre ? Donnez-la moi et taisez-vous ; vous feriez pas mal de réfléchir avant de parler. Bon. Expliquez-vous maintenant.

— Monsieur, j'espère que je ferai votre affaire, votre maison est...

— Ma maison ? voyons, qu'est-ce que vous avez à dire sur ma maison. Allons, je vous attends ; qu'est-ce qu'elle a, ma maison ? Parlez, voyons un peu votre opinion sur ma maison...

— Je crois, monsieur, que votre maison...

— Quoi ? quoi ? qu'est-ce que vous croyez ? Je veux qu'on soit franc avec moi. Pas de détours, pas de subterfuges. Qu'est-ce que vous croyez, voyons, dites. Vous allez peut-être encore dire que je vous empêche de parler ? Allons, qu'est-ce que vous croyez ? Je ne serais vraiment pas fâché de savoir ce que vous croyez !

— Je ne demande pas mieux, mais peut-être ne comprenez-vous pas...

— Alors, je suis une fichue bête ?

— Je ne dis pas cela, monsieur, mais je crois que vous faites...

— Ah ! très bien ! Vous me provoquez ! J'en étais sûr. Avec votre air de Saint-Nitouche, j'étais certain que vous en arriveriez là. Heureusement, je n'ai pas peur de vous ; j'ai fait la campagne de Crimée, moi ! L'avez-vous faites ? L'air trop sec pour ça ! En tout cas, il y a ici une paire d'épées qui n'est pas faite pour des prunes... Vous paraissiez avoir besoin d'air, vous, vous êtes trop serré dans vos habits !

— Mais, monsieur, vous vous trompez, je pense que...

— Qu'est-ce que vous pensez... que je me trompe ? Faites bien attention à ce que vous dites, mon garçon ; les sergents de ville ne sont pas loin ! Je crois bien que vous finirez en correctionnelle, vous !

— Je ne veux pas vous offenser, monsieur, je viens de la part de M. Leroy, qui...

— M. Leroy est mon ami, monsieur. Je ne